

Une lueur d'espoir

Il était six heures du matin lorsqu'un vieillard s'éveilla. Le banc sur lequel il était couché était absolument inconfortable, mais c'était le seul endroit où il pouvait dormir tranquillement. La rue offrait un spectacle dangereux, surtout la nuit, quand des bandes de garçons débarquaient, tous plus saouls les uns que les autres. Ils n'étaient alors plus en possession de leur conscience, l'alcool leur obscurcissant l'esprit. Ils pouvaient devenir brusquement imprévisibles.

Lui préférait passer ses nuits dans ce parc paisible, sur ce banc dur, même si des crampes abominables le prenaient le lendemain. Regardant autour de lui, il n'aperçut personne en dehors de quelques pigeons. Le jour n'était pas complètement levé, et il entendit le clapotis de l'eau qui s'écoulait de la fontaine. Il ferma les yeux et se mit à penser. A cette vie ruinée, puis à l'échec de sa vie professionnelle. Il pensa à cette vie actuelle, qui faisait souffrir ses vieux os et qui lui ôtait l'envie de sourire. Des crampes d'estomac se manifestèrent. Alors, émergeant de sa nostalgie, il releva sa couverture et posa les pieds à terre. Enfournant dans son sac à dos, posé juste à côté de lui, sa couverture, il bailla longuement avant de quitter le parc, la démarche hésitante.

Environ deux heures et demie plus tard, je m'éveillais à mon tour, réveillé par le bruit strident de mon réveil. On était samedi, et notre programme, avec ma mère, consistait à effectuer une virée en ville durant toute la journée. Je souriais. La journée s'annonçait prometteuse : le soleil chassait les quelques nuages qui grisaient le paysage, et le ciel était d'un bleu éblouissant.

Il me faut déjà me présenter, je crois. J'ai eu treize ans le 3 mai de cette année, et je me prénomme Marine. J'ai un petit frère de neuf ans, Corentin, avec lequel je ne manque pas de me disputer lorsque l'occasion se présente ! Je ne me plain pas de ma famille : nous en formons une tout à fait heureuse et unie. J'ai conscience de ma chance et j'en profite autant que je le peux !

J'ai également une grande passion : l'écriture. C'est en quelque sorte, pour moi, une activité qui rythme ma vie, qui permet ç la fois de m'évader et de me soulager. Un échappatoire, en quelque sorte. J'apprécie aussi d'écrire des poèmes, dans lesquels j'associe des mots aux sonorités élégantes, délicates, et drôle. Je crois qu'il n'y a rien de plus beau que l'écriture et le dessin, pour ma part. Ce sont des activités artistiques fantastiques ! Et ce qui m'a permis d'être autant attiré vers le papier, c'est le goût de la lecture, qui paraît-il, a tendance à disparaître chez les nouvelles générations. Je suis assez sensible, je dois lire, et le monde m'importe beaucoup. C'est sans doute pour ça que je m'investis beaucoup dans toutes les initiatives que prend mon collègue.

Une heure plus tard, ma mère et moi étions fin prête, et nous quittâmes la maison en direction du tramway. Il y a environ une vingtaine de minutes d'ici au tramway, en marchant, mais c'est toujours mieux que de prendre la voiture pour un petit trajet ! J'aime bien me promener dans mon village. L'ambiance y est amicale et chaleureuse, les gens se connaissent pratiquement tous, les commerçants discutent avec les clients... je rencontre souvent des amis, en allant chercher le pain à vélo.

Cette fois, je n'ai croisé personne, mais nous nous dépêchions pour ne pas rentrer trop tard ce soir. Mon sac sous le bras, j'en extirpais mon billet, puis, en compagnie de ma mère, m'engouffrait dans le tramway.

- on va où cette après-midi ?

- Nous verrons bien sur place.

Le paysage défilait tandis que le tram filait en direction de la ville. Je ne me doutais pas qu'en ce jour, une rencontre allait bouleverser ma vie. Cette rencontre allait laisser dans ma mémoire, un souvenir brûlant, qui allait me motiver pour me remuer, et aider ces personnes qui en ont tellement besoin. J'allais enfin me rendre utile.

Nous étions arrivées vers dix heures du matin, et déjà, nous descendions une rue inondée de monde. J'y voyais des tas de gens au styles différents, certains portaient des vêtements que je voyais rarement dans mon village ! C'était impressionnant, il y avait tous les âges : des jeunes adolescents, des femmes et des hommes de l'âge de mes parents, et des plus âgés, qui aux bras de leurs compagnons, marchaient paisiblement dans la rue.

Un mendiant, un vieil homme, attira mon regard. Ce n'était pas le genre de personne qui mendiait alors qu'il pouvait tout a fait trouver du travail, mais plutôt... une personne qui avait vécu... quelque chose. Une tragédie sans doute. Il était affalé sur le trottoir, serrant contre lui les seuls biens qui lui restaient : une couverture trouée et sale, un sac à dos vieilli et une chaîne en argent visible sur son cou décharné. Ses yeux étaient éteints. Plus une seule lueur d'espoir. J'eus l'impression qu'il vivait parce qu'il le fallait bien. Pas parce qu'il en avait envie. Cette pensée m'attrista. Je sortis de mon sac un billet de cinq euros. C'était de mon argent de poche. Je me dirigeais vers un fast-food. Ma mère me suivit, intriguée.

- C'est n'importe quoi, voyons, il n'est que dix heures, Marine ! On ne mange pas à cette heure-ci.

- Non, ce n'est pas pour moi, c'est pour l'homme qui mendie là.

Elle demeura interdite. Je savais qu'elle m'approuvait, mais elle ne comprenait pas pourquoi je ne lui donnais pas directement l'argent. Après avoir fait la queue, je sortis dans la rue, et tendis le menu au vieillard. Il leva les yeux vers moi. Des yeux vides. Il ne sourit même pas, mais il continua de me fixer. J'étais un peu gênée, mon menu fast-food dans les mains, qu'il ne saisissait pas. Mais il le prit finalement, esquissa une expression qui ressemblait à un sourire. Puis il me dit :

- Je suis désolé, j'ai perdu l'habitude de sourire. Je n'y arrive plus.

Il désigna le repas du doigt :

- Tu n'étais pas obligée, tu sais. C'est aux adultes de s'occuper des autres. Toi, tu dois garder ton argent, tu es encore jeune, ce n'est pas à toi de te préoccuper des vieillards comme moi. Il se trouve cependant que ta génération possède plus de cœur que les précédentes.

- Non, je vous le donne quand même, monsieur. Je ne supporte pas de voir des gens dans la misère, vous savez. Et puis, ça ne vous fera pas grand mal ce repas...

J'eus l'impression que cette fois, son expression ressemblait plus à sourire que les fois précédentes. Je ressentis un grand bonheur. J'étais contente de moi. Le vieillard reprit :

- Cela fait bien longtemps que personne ne s'est occupé de moi comme ça. Les gens me donnaient, avant, quelques sous, mais voyant que je ne souriais pas et que je ne les remerciais pas, ils ont arrêté. C'est que, moi, je ne sais plus trop ce qu'est le bonheur.

- Les gens comme vous devrait avoir un logement, au moins pendant l'hiver, monsieur. Aujourd'hui il fait beau, mais ce matin devait être frisquet. Et demain ? Vivre au jour le jour impose certainement quelques soucis.

Il poussa un soupir.

- La vie ne m'a rien infligé c'est moi qui me suis infligé des douleurs. C'est la deuxième fois que tu m'appelles monsieur et j'ai l'impression que tu ne t'adresses pas à moi.

- Pourquoi ça ?

- Tu sais, quand on est réduit à mendier dans la rue, on a plus tout à fait de titre. On n'est plus quelqu'un de respectable, d'honnête. C'est comme si les gens nous considéraient comme des voleurs.

Ma mère me tira la manche et adressa un sourire à l'homme. Il le lui renvoya. Moi, je le regardai encore une fois, avec un sourire attendri, puis suivi ma mère. J'avais sans nul doute égayé ses jours, réchauffé son quotidien avec un peu de chaleur humaine.

Nous avions à peine franchis le seuil d'un magasin lorsque soudain, on entendit des cris stridents qui provenaient de l'autre côté de la rue. La foule, intriguée, s'écarta et nous pûmes voir le mendiant que j'avais aidé, qui résistait tant bien que mal à un homme âgé de vingt ans. Ce dernier essayait de lui dérober son gobelet en plastique, dans lequel trônaient quelques pièces, à peine de quoi s'acheter un repas. La bagarre commençait à dégénérer lorsque le jeune administra un violent coup de poing au vieillard, qui, désavantagé par son physique frêle, tomba à la renverse. Le voleur se saisit du gobelet, ramassa quelques pièces tombées à terre, puis la chaîne qui, dans la précipitation, s'était détachée du cou du vieillard. Il s'enfuit en courant.

Personne n'était intervenu, personne n'avait voulu intervenir. Je restais interloquée, stupéfaite. La foule se dissipa et le vieillard, qui n'avait rien d'autre qu'un hématome violacé sur la joue, se mit à pleurer.

- Mais pourquoi personne de l'aide ?

- C'est révoltant, mais nous n'y pouvons rien, Marine ! Nous ne pouvions rien faire, le jeune homme était bien plus fort que nous.

- Oui, mais quelqu'un aurait pu s'interposer, je ne sais pas, moi ! quelque chose...

- Au risque de se prendre des coups ?

Je regardais ma mère avec un expression écoeurée. Elle me prit par le bras. Que pouvais-je faire ? Rien. C'était triste à voir. Le vieillard gisait par terre. Il s'était recroquevillé contre le mur, et pleurait toujours. Pas parce qu'il avait souffert des coups de son agresseur, mais parce qu'il avait perdu le seul bien qu'il lui restait, cette chaîne en argent qui visiblement était le seul lien qui le reliait à sa famille.

- C'est dégueulasse ! C'est inadmissible ! Si chacun continu à se comporter comme ça, indifférents aux faiblesses des autres, comment le monde va t-il évoluer ? Je n'arrive pas à... je n'accepte pas ! Il n'avait que cette chaîne en argent ! Et il a fallu qu'on la lui prenne !

- Maman, dis-moi que tu me comprends, que tu m'approuves !

Mais elle ne dit rien. J'avais attiré l'attention des quelques passants. Ils me dévisageaient bizarrement. Je leur criais :

- Quoi ? Vous voyez bien qu'il est malheureux ! Vous allez le laisser comme ça, sans aucune aide, aucun soutien ? Mais vous, vous allez bien ? C'est comme ça que vous vivez ? Sans aider personne, dans votre bulle ? Comment pouvez-vous vous regarder en face en vous disant que jamais vous n'avez aidé quelqu'un ?

- Ca suffit Marine ! Arrête !

Les passants s'interrompaient alors pour m'entendre, mais certains dévisageaient ma mère avec un air offusqué. Ils la tenaient pour responsable de mon attitude. Ma mère me tira une énième fois par la manche, et m'entraîna vers la rame du tramway. Je jetais un œil en direction du vieillard, toujours recroquevillé par terre. Il ne semblait plus vivre. Son visage était dissimulé sous ses cheveux sales.

- Maman...

- Cela suffit pour aujourd'hui ! Tu me fais honte, Marine, tu es insupportable. Tu aurais vu ces passants qui me dévisageaient ! Et moi, j'étais gênée de ton impolitesse ! Ne refais plus jamais ça !

Je ne protestai pas. Une pensée pour cet homme malheureux... Je m'engouffrais déjà dans le tram. Ma mère me poussa légèrement vers un siège et me coinça entre elle et la vitre. Elle avait une expression crispée, et cachait ses yeux derrière des lunettes de soleil. Elle avait

honte de moi. Elle me l'avait dit. Je me sentais ridicule, puérite, une gamine ayant fait une bêtise.

- « Pourquoi ais-je fais ça ? Je suis complètement dérangée. J'aurais pu me taire », songeais-je tout en me rongant les ongles.

Le tram démarra et plus il s'éloignait de la ville, plus j'avais l'étrange impression d'avoir bien fait.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis ma mésaventure. Je n'en avais pas touché mot à mes amies. Elles auraient rit, oui, de ma sensibilité. Elles auraient dit « toi, tu n'as pas froid aux yeux, dis-moi ! » Oui mais voilà, moi au moins j'ai l'intention de faire bouger les choses. Même si ce n'est pas facile à treize ans et quelques jours. Qui ne tente rien n'à rien. Je me lançais. Je reverrai ce vieillard, par tous les moyens possibles. Il faut que je le rencontre à nouveau, que je m'entretienne une nouvelle fois avec lui.

Une semaine plus tard, j'avais réussi à convaincre ma grand-mère de m'accompagner en ville, comme ma mère ne voulait pas y revenir, ce que je trouvais normal. Je n'avais pas d'emplettes particulières, et je connaissais les articles des magasins par cœur. Je sais que c'est idiot. Cette rencontre ne tenait qu'à un fil. Il suffisait d'un quart d'heure de retard, pour qu'on se rate. Et je serais venue en ville pour rien. Ma grand-mère n'avait apparemment pas eu vent de ma mésaventure, ma mère avait pris soin de ne pas l'ébruiter. Je la pressais soudain et me dirigeais vers une boutique de vêtements. Ma grand-mère trouva le style original, elle entra.

- Mamie, je préfère rester dehors, finalement je n'aime pas ce type de vêtements.

- Très bien, reste ici, je vais faire un petit tour et je reviens.

- Ok, vas-y je t'attends !

Je déteste mentir, mais il le fallait bien. L'idée de revoir ce mendiant me turlupinait depuis plusieurs jour ! Je me rendis à l'endroit même où nous nous étions rencontrés une semaine auparavant.

- Il n'est plus là, constatais-je, terriblement déçue, il n'est plus là ! Dans quelle histoire je me suis fourrée ? C'est idiot. J'aurais du rester chez moi.

Le désespoir me submergeait. A quoi bon vouloir aider ce mendiant si une fois revenue, il n'y avait personne ? Et si le hasard y mettait un peu du sien ? J'en avais marre, plus qu'assez, et déjà la foule commençait à devenir oppressante. J'avais envie de crier ma colère.

Je rejoignis le magasin, mais ma grand-mère n'était pas encore sortie. Je jetais un coup d'œil. Elle était en train d'essayer un chemisier bleu. Horrible. Enfin, je le trouvais moche, mais apparemment pas elle, puisque je la voyais tirer le rideau de la cabine d'essayage. M'apercevant, elle m'adressa un bref signe de la main, ainsi qu'un sourire. Je répondis par un haussement d'épaules. La mine dépitée, je m'assis alors devant le magasin, contre le mur. Pas de mendiant, personne. Je regardais fixement dans la rue, les pupilles vides. J'eus honte de ma conduite. Mes yeux se mirent à piquer, puis à s'embuer de larmes. J'enfouis mon visage entre mes mains, pour cacher ce visage rougi par les larmes. Ce monde désespérant et ces personnes malheureusement me sapaient le moral. On me tapota l'épaule, je me levais, essuyant encore mon visage. Je crus avoir en face de moi ma grand-mère, mais non. C'était lui. Cet homme à l'hématome violacé et au sac contenant une couverture trouée.

- Pourquoi pleures-tu ? Me demanda t-il hésitant, esquissant un vague sourire.

J'étais trop abasourdie pour répondre. Une demie-heure que j'espérais le retrouver et voilà qu'il se présentait à moi, comme cela. Une certaine gêne me prit alors. Je ne connaissais que très peu cet homme, et lui ignorait également tout de moi. Nous étions sûrement différents l'un de l'autre, élevés dans des milieux distincts. Mais il avait fait l'effort de venir à moi.

- Vous allez mieux depuis l'autre jour ? Vous avez retrouvé votre chaîne ?

Il sourit à nouveau. Ses traits étaient fins mais dissimulés sous des cheveux et une barbe sales. Ses yeux étaient bleus.

- Ne te préoccupa pas de ça. Ce n'est pas ton problème. Je tenais juste à te remercier pour ton acte, la semaine dernière. C'est tout.

Son ton me dérouta, je me tu. Il m'adressa un signe de la main, puis disparu dans la foule, après m'avoir dit un vague « au revoir ».

Ca ne pouvait pas se terminer comme ça ! J'étais sidérée. Moi qui venais exprès pour lui, il me plantait ici, comme ça. Ma grand-mère n'était toujours pas sortie du magasin. J'en profitai pour courir jusqu'à lui. Il s'était adossé à un mur d'une banque, et tendait les mains. Je l'observais discrètement. Ses habits devenaient de plus en plus sales et répugnants. Lui-même avait la peau maculée de taches sombres et de crasse.

Un homme en costume sortit de la banque. Les cheveux lisses, une barbe naissante, il avait l'expression hautaine et de petits yeux incrustés dans leurs orbites. Il allait partir de la banque et s'engager sur un trottoir lorsqu'il revint en arrière et se dirigea droit vers le mendiant.

- Je veux vous aider. Vous êtes à la rue alors que vous ne devriez pas l'être. Venez avec moi, nous pouvons demander l'aide dont vous avez droit à la mairie.

- Vous êtes curé ou quoi ? Laissez-moi vivre ma vie. Je suis bien comme ça.

- Je ne crois pas, non. Vous avez perdu espoir de vivre et apparemment, personne ne se soucie de vous. Je pense savoir ce que vous vivez, moi aussi j'ai été à la rue pendant un an, et ça va mieux maintenant. La rue ça peut arriver à tout le monde, on y est pour rien.

Croyez-moi, un peu d'aide va vous motiver pour remonter la pente.

Le vieillard fut alors étonné. Il se ressaisit et fixa son interlocuteur.

- Vous ne savez rien de la rue, monsieur, je le voit dans vos yeux. Ca laisse une trace qui ne s'efface pas. Alors veuillez me laisser tranquille, et cessez vos tentatives pour me conduire à la mairie. Je mourrais dans la rue s'il le faut. Elle m'a tout appris. La méfiance, la haine, la solitude. Tout, vous entendez ?

- Et l'amour, elle vous l'a appris aussi ? Vous avez une famille ? Des enfants ? Si vous en avez, ils doivent avoir très envie de vous revoir.

- Je ne vous dois pas d'explications.

- Très bien. Je peux vous donner ceci, mais je ne peux pas vous forcer à réagir.

Sur ces mots, il lui fourra dans la main un billet de vingt euros.

- Ce n'est rien mais vous essayerez de dénicher un repas équilibré ou une couverture neuve. Maintenant, au revoir, dit-il sur un ton décidé.

- Je ne veux pas de pitié, cria alors le vieillard, ces billets sont souillés par la vôtre

Le jeune homme prit un air sévère et répondit :

- Voyons, vous n'y pensez pas, je veux seulement vous venir en aide, c'est tout !

- Alors lâchez-moi s'il-vous-plaît.

Il n'insista plus. Il tourna les talons et disparut alors dans la foule, la tête basse, en regardant ses pieds.

Je compris alors que je pouvais venir en aide au vieil homme. Je m'assis à côté de lui, et regarda la foule.

- Il a raison, monsieur. Vous venez de refuser avec colère l'aide de quelqu'un qui ne voulait que votre bien. Il n'était pas obligé de faire ça. C'est un effort qu'il s'est convaincu de faire, et vous, vous lui avez bêtement aboyé dessus.

- Tu n'est pas à ma place, et tu n'aimerais sûrement pas l'être. Tu ignores tout de ce que j'ai vécu.

- En tout cas, ce dont je suis sûre, c'est qu'à votre place, j'aurais accepté l'aide de cet homme. Vous savez, aujourd'hui, rares sont les choses qui sont gratuites. Et celle-là s'appelait la « solidarité », je ne sais pas si vous comprenez.

- Connais-tu mon histoire pour me juger comme tu la fais ?

- Non.

- Tant mieux, il n'y a rien à dire.

- Dîtes-moi.

- Et pourquoi je le ferais ?

- Je ne sais pas, peut-être parce que vous regrettez l'aide de ce monsieur, que vous voyez bien que je vous en propose une autre et que vous avez confiance en moi.

Mes paroles le firent sourire. Il était tellement plus humain lorsqu'un sourire illuminait son visage.

- Il y a à peine dix ans, je menais une existence normale, avec une femme et des enfants. J'avais un appartement, un bon travail, certes un peu pénible mais nous vivions bien. Vint alors le décès de ma femme, un accident de la route. Une voiture s'est engagée sur une route sans en avoir l'autorisation et ma femme s'est ... sa voiture s'est encastrée dans ce véhicule.

Sa voix se fit tremblotante. Même en essayant de ma le cacher, ses yeux devinrent humides, toute trace de joie s'était envolée. Je commençais à me demander si raviver ses souvenirs allait lui procurer plus de bien que de mal.

Il poursuivit.

- Puis ce fut la dépression. Mes enfants allaient très mal, je ne pouvais pas être à l'écoute de leur souffrance, de leurs soucis, les reconforter. Je ne parvenais pas moi-même à assumer mes responsabilités. On me retira mon travail. Juste avant cela, j'avais pris la précaution d'envoyer mes enfants en pension, là où ils seraient entourés et aimés. Un amour que je ne leur fournissais pas. Ils bénéficièrent à ce jour d'aides, et purent rester dans cette pension, mais moi... je ne pus payer mon loyer, je me suis retrouvé à la rue. Je n'ai plus eu de contact avec eux. Je ne veux pas qu'ils me voient dans cet état. Ma vie est un véritable enfer et ma seule consolation est de savoir que mes enfants vont bien.

Il termina son récit avec une touche d'amertume dans la voix.

- Vous allez vous ressaisir. Maintenant, ma famille et moi on est tous là pour vous. Avec l'aide du RMI, et des centres d'hébergements, vous allez remonter la pente et trouver du travail. Après cela, vous redeviendrez une personne normale et vous pourrez revoir vos enfants.

Ma grand-mère était finalement sortie du magasin sans rien avoir acheté. Elle criait déjà mon nom à tout bout de champ, très inquiète, lorsque j'arrivai avec le mendiant. A sa vue, elle marqua un temps d'arrêt.

- Mais qui êtes-vous, vous ? Je vous interdis de touchez à ma petite fille ! Viens, Marine, tu ne vois pas qu'il te suivait depuis tout à l'heure ?

Tout en disant cela avec une expression horrifiée, elle me saisit la poignet et m'éloigna de l'homme, qui se mit à baisser la tête, conscient de n'être pas tout à fait présentable comme ça. Je le défendis alors.

- Non, mamie, c'est un ami. Il est à la rue depuis longtemps et je voudrais l'aider à redevenir quelqu'un de normal avec un emploi, un appartement, et surtout, à retrouver un contact avec ses enfants. Il n'a pas eu de nouvelles d'eux depuis maintenant plusieurs années.

Ma grand-mère le toisa bizarrement. Elle ne savait pas comment réagir ! Je compris cependant sa réaction : voir sa petite fille en compagnie d'un homme comme lui, c'était déroutant.

- Fais-moi confiance, mamie, il en est digne.

Puis, je lui chuchotais :

- Essayer de régler des problèmes, s'engager pour une cause juste, c'est faire avancer la société, tu me l'as assez répété alors maintenant que je peux l'appliquer, ce conseil...

Son regard s'évadait entre le mendiant et moi, elle ne savait plus que penser, mais il faut dire que je l'avais quelque peu prise au piège. Et une demi-heure plus tard, nous demandions à la mairie l'aide financière nécessaire pour que mon ami reprenne pied.

Le chemin allait être long et sinueux, pour atteindre notre but. Ou plutôt celui de mon ami. Il avait déjà commencé son changement en se rasant la barbe, et en s'habillant correctement avec l'argent récolté en mendiant. Il avait catégoriquement refusé nos quelques billets.

- J'ai été soutenu moralement par votre fille pendant plusieurs jours, cela suffit pour retrouver confiance en moi, et reprendre goût à la vie, avait-il dit à mes parents. Et puis, j'ai de la chance d'être hébergé chez vous, je vous en remercie. Je vous promets que dès que ma situation financière se sera améliorée, je vous rembourserais et j'irais m'installer quelque part à proximité.

- Au fait, me dit-il soudainement, je m'appelle Franck.

Il avait dit cela, tout simplement, en souriant.

Deux mois plus tard, Franck avait trouvé un travail comme jardinier, chez un couple de retraités, qui avait une bonne parcelle de jardin. Franck gagna alors suffisamment d'argent pour dénicher un appartement (exigu je dois dire, mais c'était déjà un bon début) et quitta la maison. J'eus un certain regret. La vie chez nous était plus détendue, l'atmosphère qui y régnait était sereine. C'est vrai qu'au début, mes parents étaient coincés, vraiment, ils n'avaient pas approuvé ma décision, mais mamie les avait finalement convaincus. Franck aidait à la vaisselle, à faire les courses, il était toujours partant pour promener le chien. Mes parents étaient finalement ravis. Et voilà que tous les mois, Franck leur reversait ce qu'il leur devait. Il ne manqua bientôt plus de rien. Mes parents déchargèrent même leur cabanon dans lequel était entreposé un tas de choses inutiles, et Franck y trouva son bonheur. J'avais servi à quelque chose !

Le stress gagnait Franck quand il vint nous voir, peu avant d'aller retrouver ses enfants au pensionnat. Il avait peur de les décevoir. Mais je le rassurais : quand on aime son père on l'aime, quel qu'il soit et à n'importe quel moment de sa vie.

- Vous serez les premières personnes à rencontrer mes enfants, je vous le promets.

Et il partit.

Quelques jours plus tard, on sonna à la porte. J'allais ouvrir, et je découvris Franck sur le seuil, le sourire jusqu'aux oreilles. Ses enfants étaient là aussi : une fillette de sept ans tout au plus et un garçon de quinze ans au moins. Franck était un père comblé. Il me serra dans ses bras et me dit :

- Merci.

J'essaye toujours de m'ouvrir au monde extérieur, et lorsque je regarde ces hommes, femmes et enfants qui mendient dans la rue, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine tristesse, un brisement au cœur, car tous ne peuvent bénéficier de cette aide comme Franck en a profité. La vie ne leur a pas souri, alors nous, nous ne devrions pas nous plaindre de certaines petites choses anodines et dérisoires. La plus grande sagesse dont nous devrions faire preuve c'est de ne pas s'arrêter à notre propre personne mais ouvrir notre cœur au monde extérieur, et aider les personnes les plus démunies. Je crois qu'on vit pour ça. Pour laisser sur notre passage des personnes heureuses qui ont retrouvé, grâce à nous le sourire.

Malheureusement, peu de gens le comprennent. Et il faudra du temps.